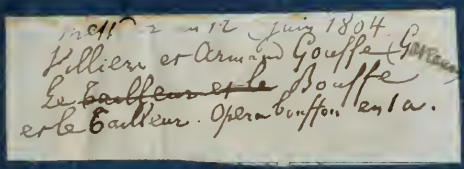
Villiers et Armand Gouffé
Le Baiser et le Baiseur. Opéra bouffon en 1 a.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/romainvilleoulap00sewr

LE BOUFFE

ET

LE TAILLEUR,

OPÉRA-BOUFFON EN UN ACTE,

PAR MM. P. VILLIERS ET ARMAND GOUFFE,

Auteurs du *Médecin Turc ;*

MUSIQUE DE M. GAVEAUX;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Montansier, le 2 Messidor an 12 (21 Juin 1804).

SECONDE ÉDITION,

Avec les Changemens arrivés pendant les Représentations.

Prix, 1 fr. 20 c. (24 s.)

PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le Passage du Panorama, N°. 5.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CAVATINI, chanteur italien.	M. *Bosquier.*
BENINI, son homme de confiance.	M. *Brunet.*
BARBEAU, maître tailleur.	M. *Dubois.*
CELESTINE, sa fille.	Mlle. *Cuisot.*

La scène est à Bruxelles, dans le salon de Cavatini.

Il y a deux cabinets en face l'un de l'autre. Près celui qui est au côté gauche du spectateur, est placé un piano. En face, près le cabinet du côté droit, est une table à tapis.

LE BOUFFE ET LE TAILLEUR.

SCENE PREMIERE.

BÉNINI, *seul, achevant sa toilette.*

Cet habit me va bien ! Je suis enchanté que M. Cavatini me l'ait donné pour mes étrennes. J'ai l'air d'un monsieur, à présent...

On dit que je suis sans malice,
Et que j'ai l'air simple et novice;
De tout tournure chacun rit...
De tout cela je ris, moi-même;
Je suis aimé de ce que j'aime...
Bien des gens n'ont pas mon esprit.

Un beau vers, une belle phrase
Tiennent les savans en extase;
On admire et l'on applaudit.
L'amour veut un autre système;
Chez lui quand on sait dire : j'aime !
On a toujours assez d'esprit.

SCENE II.

CÉLESTINE, BENINI.

CÉLESTINE, *entr'ouvrant la porte et appercevant Bénini.* Bénini ! Bénini !

BÉNINI.

Entrez donc, entrez donc, Mlle. Célestine, et n'ayez pas peur ; il n'y a que moi ici.

CÉLESTINE.

Et monsieur ?

BÉNINI.

Il ne fait pas encore jour chez lui. Comment vont nos affaires ?

CÉLESTINE.

Fort mal ; voilà pourquoi je suis venue de si bonne heure chez ma tante. J'ai bien du chagrin, allez, M. Bénini.

BÉNINI.

Ce n'est pas ma faute, Mlle. Célestine. Si cela ne dépendait que de moi, vous n'en auriez jamais ; je le prendrais tout.

CÉLESTINE.

Je le sais bien !... M. Bénini, mon père est plus que jamais en colère contre vous. Jusqu'ici, il se doutait bien que vous me faisiez la cour ; aujourd'hui, il en a la certitude.

BENINI.

Il en est sûr !...

CÉLESTINE.

Je ne sais comment il m'a surpris hier, un de vos billets à la main ! Après bien des gros mots, des gros mots, il a dé-

cidé que je quitterais la boutique de modes de ma tante, parce que vous demeuriez dans sa maison, et que sous huit jours j'épouserais celui qu'il m'a choisi.

BENINI.

Ce que vous me dites-là ne me divertit pas non plus, Mlle. Célestine. Mais ne nous désespérons pas ; il ne nous faudra pas huit jours pour dejouer tous les projets de M. Barbeau. Il est affreux à un père de vouloir faire épouser à sa fille un homme qu'elle n'aime pas, tandis qu'elle a choisi un homme aimable. (*Il se rengorge.*)

CÉLESTINE.

C'est votre faute aussi ; il y a long-tems que vous auriez dû vous faire connaître de mon père, et bien certainement vous lui auriez plu. Vous deviez aussi parler à votre maître.

BENINI.

Je mérite bien un peu tes reproches ; mais je puis tout réparer aujourd'hui même : je parlerai à M. Cavatini.

CÉLESTINE.

Il réussira plus aisément qu'un autre auprès de mon père. Tu connais sa manie ! sans être musicien, sans savoir une note, il est fou des artistes, des chanteurs italiens sur-tout ; et depuis qu'il sait que ton maître est arrivé dans cette ville, il ne s'occupe que du plaisir qu'il aura de l'entendre.

BÉNINI.

Je te donnerai un billet pour lui ; et sois persuadée que je ne négligerai rien pour assurer notre bonheur. Promets-moi que de ton côté ; tu ne te chagrineras plus autant ; cela m'afflige aussi, moi.

DUO.

CÉLESTINE.

Ton cœur, bon et sensible,
A su gagner mon cœur.

BÉNINI.

Ah ! pour moi quel bonheur !

CÉLESTINE.

Mais le sort inflexible
S'oppose à mon bonheur.

BÉNINI.

Ah ! pour moi quel malheur !

CÉLESTINE.

J'ai supplié mon père ;
Il semblait s'attendrir.

BÉNINI.

Ah ! pour moi quel plaisir !

CÉLESTINE.

Il refuse, en colère,
De t'accorder ma main.

BÉNINI.

Ah! pour moi quel chagrin!

CÉLESTINE.

Voilà qu'il se chagrine,
Pour mieux me rassurer.

BÉNINI.

A son gré, Célestine,
Me fait rire et pleurer.

CÉLESTINE.

L'amour et la constance
Doivent tout espérer.

CÉLESTINE. *Ensemble.* BÉNINI.

L'amour et la constance
Doivent te rassurer.
Il ne faut plus pleurer.
Pour être heureux, d'avance,
Il faut tout espérer.

L'amour et la constance
Viennent me rassurer :
Je ne veux plus pleurer.
Ce baiser pris d'avance,
Me fait tout espérer.

CÉLESTINE

Eh bien! vous m'embrassez ?

BÉNINI

Vois-tu, Célestine, ce baiser là est d'un bon augure.

CÉLESTINE

Adieu.

BÉNINI

Adieu, nous nous reverrons aujourd'hui.

CÉLESTINE

Oui, oui, mais ne m'embrassez plus comme cela.

BÉNINI.

Oh ! je ne puis pas en répondre. (*Elle sort.*)

SCÈNE III

BÉNINI, *seul.*

Cette bonne petite Célestine, c'est un trésor qu'une femme comme elle. Il faut avouer que je suis aussi bien coupable de n'avoir pas encore vu son père, de n'avoir pas encore informé sérieusement M. de mes bonnes intentions. Ce matin il saura tout. M. Barbeau l'entendra demain au concert, et nous verrons après-demain ce qui nous restera à faire. Depuis long-tems la réputation de M. Cavatini l'avait devancé ici ; quel plaisir il va faire à tout le monde ! Il faut aussi convenir que sans avoir un premier talent, il fait plaisir. Son genre est gai, et par conséquent agréable. Il chante si facilement qu'il donne envie de chanter. Il y a trois ans que je suis avec lui, et je commence à parler déjà l'italien et à roucouler bien joliment une romance; et sur le piano, je suis d'une certaine force. J'espère bien un jour faire parler de moi. J'ai déjà pris un des bons moyens ; comme nous sommes dans un pays où les noms font la moitié

des talens, j'ai ajouté modestement un I à mon nom ; j'étais Benin, je suis Bénini ; et dans le genre italien je fais joliment un trait. *Il se met au piano et fredonne. Cavatini appelle.* Voilà monsieur qui appelle, et rien n'est encore rangé dans le salon ; mon amour me fait oublier mes devoirs.

SCENE IV

BÉNINI, CAVATINI.

CAVATINI, *en négligé.*

Es-tu sourd? il y a long-tems que j'appelle... Quelle heure est-il?

BENINI

Dix heures, dix heures et demie, onze heures, onze heures et demie, midi tout au plus.

CAVATINI.

J'ai dormi tard. Il n'est venu personne ?

BÉNINI

Non, monsieur, personne pour vous.

CAVATINI.

Mais pour toi, sans doute ?

BÉNINI

Vous savez bien.

CAVATINI

Ah ! ah ! toujours amoureux.

BÉNINI

Plus que jamais, et si monsieur voulait permettre...

CAVATINI

Que tu me fisses ton roman.. As-tu fait accorder mon piano? bon.. Eh bien, je t'écoute. Fais-moi le portrait de ta nouvelle conquête... Dans toutes les villes où nous passons, toujours une intrigue, toujours une Arianne abandonnée et probablement encore ici !

BÉNINI

Oh ! non, monsieur, j'aime Célestine, et c'est du sérieux.

CAVATINI

Du sérieux !.. tu m'épouvantes !..

BÉNINI

Célestine est la nièce de la dame qui vous loue cet appartement, et vous devez l'avoir vue dans le magasin de modes. Son portrait que vous me demandez, le voici en deux mots ; je l'aime, et si son père consent comme elle à notre union, elle sera madame Bénini.

CAVATINI

Mais où en es-tu avec le beau-père futur?

BENINI

S'il faut vous l'avouer, je ne suis pas trop bien avec lui ; il n'approuve pas du tout mes louables intentions. Il a même dis-

posé de la main de sa fille ; et pour surcroît de malheur, il a surpris hier quelques fragmens de ma correspondance, et il est à la veille de prendre un parti violent.

CAVATINI.

Et quel homme est-ce ? son nom ?

BENINI.

Son nom est Barbeau, honnête homme par état, et tailleur de son métier.

CAVATINI.

Sa fortune ?

BÉNINI.

Médiocre, et c'est sa faute ; il a la manie de faire crédit à tous les gens à talent, aux chanteurs sur-tout. Il raffolle d'une ariette, et sacrifie tout pour l'entendre. Dernièrement, il a pris le Vélocifère pour aller à La Haye, entendre un célèbre chanteur français. Il a sauté de joie en apprenant l'arrivé de monsieur à Bruxelles, et il se propose bien d'être un des premiers placés. C'est un pilier de concerts.

CAVATINI.

C'est donc un mélomane ? il connaît donc la musique ? il chante donc ?

BENINI

Il ne connaît pas une note. C'est un original que je suis bien curieux de voir.

CAVATINI

Comment, tu ne l'as jamais vu !

BENINI

Non, monsieur ; je tiens tous ces renseignemens de Célestine, qui m'assurait encore ce matin qu'il ne s'occupait plus que du plaisir d'entendre monsieur.

CAVATINI

Ah ! c'est Célestine !...

BENINI

Oui, monsieur. Par exemple Célestine chante, et même fort bien ; elle a une petite voix douce, flûtée, que je trouve charmante, et je l'accompagne quelquefois ici.

CAVATINI

Je ne m'étonne plus si je trouve tous les jours quelque corde brisée à mon piano... Désormais accompagne la avec tout ce que tu voudras ; mais ne touche plus à mon piano, entends-tu ? Ce que tu me dis de M. Barbeau, me donne envie de le voir, et je pourrai même lui parler de toi.

BÉNINI.

Je crois, monsieur, que ce n'est pas le moment.

CAVATINI.

On trouve des prétextes... Par exemple, je veux me faire faire un habit pour le concert, et je choisis M. Barbeau.

BÉNINI.

Ah ! monsieur, quelle idée lumineuse !

CAVATINI.

Va le prier de passer ici.

BENINI.

Je n'oserai jamais. Célestine se chargera de cette commission ; de mon côté, j'irai chez l'imprimeur, chercher vos billets d'invitation.

CAVATINI.

Dépêche-toi ; je veux sortir avant midi.

BENINI.

J'y cours. (*Il sort.*)

SCENE V

CAVATINI, *seul.*

Allons, me voilà lancé dans une intrigue d'amour. Le rôle que je vais jouer dans cette petite comédie sera nouveau.... Ordinairement ce sont les valets qui servent les projets de leurs maîtres ; aujourd'hui, je suis le confident de Bénini. Accoutumé à jouer au théâtre les rôles bouffons, je vais essayer mes talens à la ville. Bénini est un fort bon diable... un peu présomptueux.... mais je puis compter sur son attachement. (*Il prélude au piano.*) Je suis confus, en vérité, de l'accueil que je reçois ici depuis le séjour que j'y fais. Je ne négligerai rien pour me rendre digne de l'estime que tout le monde veut bien me témoigner. Essayons un peu le morceau que je dois chanter demain. Je ne sais de qui est la musique ; le public jugera son mérite.

Ah ! qu'un maître est difficile,
Il vous fait pour un peu d'or,
Tout le jour courir la ville,
Et la nuit... courir encor.
Pauvres valets, comme l'on vous tourmente,
Avec un amoureux, pour vous point de repos.
Bien souvent pour prouver ses feux à son amante,
Il vous fait geler jusqu'aux os.
Ah ! pour dormir la grasse matinée,
Et pour servir gaiment la fortune et l'amour,
Je voudrais que le destinée
Me rendit maître à mon tour.

Ah ! qu'un maître, etc.

Je ne suis pas content de moi ; je n'ai pas fait assez ressortir les nuances... je ne suis pas en voix ; voyons un peu la cavatine :

Gaîment je m'accommode
De tout ;
Je suis, pour toute mode,
Mon goût.

Je sais, en habile homme,
Saisir
Tout ce qu'en France on nomme
Plaisir.

Je suis près des fillettes
Léger.
On me voit d'amourettes
Changer;
Aux soupirs je ne livre
Qu'un jour;
L'inconstance fait vivre
L'amour.

Qu'une belle m'appelle,
J'y suis.
Qu'un faquin me harcelle,
Je fuis.
Aux sermens faut-il croire!
J'y crois.
A table faut-il boire!
Je bois.

C'est un peu mieux... Encore quelques études, j'espère qu'on encouragera mes efforts.

SCENE VI.

CÉLESTINE, CAVATINI.

CELESTINE, *entrant étourdiement et paraissant confuse.* Pardon!.... monsieur, je me trompe.

CAVATINI

Je suis enchanté de la méprise.

CELESTINE

Je venais dire à Benini que mon père serait aux ordres de M. dans une demi-heure, et qu'il se trouvait trop honoré...

CAVATINI

Vous êtes mademoiselle Célestine?

CELESTINE

Oui, monsieur.

CAVATINI

La fille de M. Barbeau?

CELESTINE

Oui, monsieur.

CAVATINI

C'est vous que Bénini.....

CELESTINE

Il vous l'a dit, monsieur?

CAVATINI

Sans doute.

CELESTINE

Vous a-t-il dit aussi qu'il m'aimait?

CAVATINI

Oui, mademoiselle.

CELESTINE

Il ne m'a donc pas trompée !

CAVATINI

Je l'en crois incapable, et ses vues....

CÉLESTINE

Il m'a promis de m'épouser, et s'il me manquait de parole, je serais obligée d'en épouser un autre.

CAVATINI

Un autre !...

CÉLESTINE

Et qui n'est que du goût de mon père ; c'est un choix qu'il a fait sans me consulter.

CAVATINI

Il a eu tort ; mais on peut lui faire entendre raison.

CÉLESTINE

Cela vous serait moins difficile qu'à tout autre ; il va venir, veuillez, monsieur, vous intéresser à moi.

CAVATINI

Qui ne s'y intéresserait pas ? Je suis flatté de trouver l'occasion de vous être utile, et je voudrais pouvoir un jour cultiver vos talens.

CÉLESTINE

Mes talens !

CAVATINI

Bénini ne m'a rien caché ; il m'a dit que vous avez la voix agréable.

CÉLESTINE

Bénini m'a flattée, peut-être : si monsieur voulait me donner quelques leçons, je pourrais...

CAVATINI

J'en serais enchanté.

CÉLESTINE

Ma mère, que j'ai eu le malheur de perdre, m'avait donné un maître de chant et de piano ; mais j'ai tout négligé.

CAVATINI

Vous n'avez pas totalement oublié ?...

CÉLESTINE

Tout, à-peu-près.

CAVATINI

Modestie de votre part. Bénini m'a dit le contraire.

CÉLESTINE

Et puis, je n'oserais jamais, devant monsieur...

CAVATINI

Il le faudra pourtant bien, si, comme vous le désirez, vous devenez Mad. Bénini.

CÉLESTINE.

Je ne sais que quelques chansons, quelques romances.

CAVATINI

Une romance! Avec votre voix douce, cela doit être charmant. Choisissez un air connu, je vous accompagnerai.

CÉLESTINE

Je n'ose pas... Si je chante mal, vous me reprendrez, monsieur, je vous en prie... Savez-vous cet air là. (*Elle le fredonne.*)

CAVATINI

Oui, oui; j'y suis. (*Ce couplet doit être dialogué en leçon.*)

CELESTINE, *s'accompagnant.*

Conservez bien la paix du cœur,
Disent les mamans aux fillettes;
Sans la paix adieu le bonheur:
Craignez mille peines secrettes.

Cavatini répète ce vers en brodant.

On tremble, on se promet long-tems
De rester dans l'indifférence;
Et puis on arrive à douze ans,
Et le cœur bat sans qu'on y pense.

Cavatini répète et finit l'air.

CAVATINI

Bien, très bien : continuez... Le second toute seule.

CELESTINE.

Je suis toute tremblante.

CAVATINI

Du courage.

CELESTINE

Fuyez sur-tout, fuyez l'amour,
Disent les mamans aux fillettes;
Le petit traître chaque jour
Vous tend des embûches secrettes.
On tremble, on se promet long-tems
De se soustraire à sa puissance;
Et puis on arrive à seize ans,
Et l'amour vient sans qu'on y pense.

CAVATINI

Allons, ensemble le troisième. (*Ils chantent en duo.*)

Mais pourquoi tous ces vains discours!
Que font les mamans aux fillettes!
Puisqu'on doit tribut aux amours,
Nous voulons acquitter nos dettes.
Pour bien aimer, il n'est qu'un tems,
S'en défendre est une imprudence:
Si l'on n'aime pas au printems,
L'hiver viendra sans qu'on y pense.

CAVATINI

Vous voyez que nous nous en sommes passablement tirés.

CÉLESTINE

Oui, vous; mais moi.

CAVATINI

A merveille, sans complimens ; j'en fais juge tout le monde. Loin de vous donner des leçons, j'en recevrais de vous, aimable enfant. Vous m'inspirez l'intérêt le plus vif. Je ne négligerai rien pour contribuer à votre bonheur.

CÉLESTINE

J'y compte, monsieur ; mon père va venir, et s'il me trouvait ici...

CAVATINI

Vous seriez témoin...

CÉLESTINE

Non, non, je me retire, et me recommande à vous.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

CAVATINI, *seul.*

Grace, maintien et la voix la plus flexible ; une méthode sûre et facile ; cette jeune personne réunit tout. Je serais tenté de devenir le rival de Bénini. Oh ! non ! non ! ne troublons pas le bonheur de ces enfans. Je ne sais comment il s'y prend, Bénini ; mais s'il y a une jolie fille dans les villes que nous habitons en passant, c'est pour lui. La fille de monsieur Barbeau est charmante ; elle pourrait briller sur un des premiers théâtres de Paris. En parlant de M. Barbeau, je ne voulais qu'obliger Bénini ; un intérêt plus vif m'y porte.

SCENE VIII.

BÉNINI, CAVATINI.

BÉNINI

Monsieur, voici vos billets.

CAVATINI

Célestine sort d'ici. Tout en elle m'a surpris, enchanté.

BENINI

Et M. Barbeau ?

CAVATINI

Va venir... Mon habit ; c'est bien ; je vais porter mes billets.

BÉNINI

Si monsieur veut, je m'en chargerai.

CAVATINI

Non, j'y dois aller moi-même... Je rentrerai dans un instant. Tu prieras M. Barbeau d'attendre.

BÉNINI

Me trouver seul avec lui !

CAVATINI

Cela te tiendra lieu d'une première visite. (*Il sort.*)

SCENE IX.

BÉNINI, *seul.*

Tu le prieras d'attendre, voilà une jolie commission. Comment m'y prendrai-je pour lui parler de mon amour pour sa fille ? *Bénini feint ici de voir entrer et de recevoir M. Barbeau. Il s'assied et se lève alternativement.*

Air dialogué.

Monsieur, vous avez une fille !
« Parbleu, monsieur, je le sais bien. »
Elle est jeune, aimable et gentille !
« Monsieur, cela ne vous fait rien. »
Monsieur, sa beauté vous honore.
« Monsieur, laissons là ses appas. »
Mais monsieur, c'est que je l'adore.
« Mais monsieur, vous ne l'aurez pas. »

Je ne dors plus loin de ma belle.
« Eh ! bien, monsieur, ne dormez pas. »
Je ne respire que pour elle.
« Eh ! monsieur, ne respirez pas. »
En tous lieux, je voudrais la suivre.
« Monsieur, vous ne la suivrez pas. »
Sans elle je ne saurais vivre.
« Eh ! bien, monsieur, ne vivez pas. »

J'insiste, et il se fâche ; mais non, comme il ne m'a jamais vu, il vaut mieux le voir venir ; il faudra bien qu'il commence. J'entends quelqu'un monter, c'est sûrement lui. Il aime le chant, tâchons de lui paraître aimable. *Il se met au piano, fredonne une air connu, et fait une tenue sur la final. Monsieur Barbeau entre sur le dernier trait.*

SCENE X.

BARBEAU, BÉNINI.

BARBEAU

Délicieux ! délicieux.

BININI, *se retournant avec surprise.*

Vous m'écoutiez ? que veut monsieur ?

BARBEAU

Pardon, mille fois pardon, si j'ai pris la liberté de vous entendre. Ah ! monsieur, l'éloge qu'on m'a fait de vous ne me surprend plus.

BÉNINI

On vous a fait mon éloge ?

BARBEAU

Vous avez enchanté tout le monde, et ma fille sur-tout.

BENINI, *à part.*

Il est instruit de mon amour pour sa fille.

BARBEAU

Aussi, j'avais le plus vif désir de vous voir, de vous parler.

BÉNINI, *à part.*

Que disait donc Célestine ? il n'a pas l'air trop fâché contre moi ; je vais tout lui dire.

BARBEAU

Je brûle du désir de vous entendre.

BÉNINI, *à part.*

De m'entendre lui demander sa fille. Eh! bien, demandons (*Il va pour parler à Barbeau, qui continue vite.*)

BARBEAU

Si quelque chose vient altérer mon bonheur, c'est de savoir que vous avez pour valet, un mauvais sujet.

BÉNINI, *à part.*

Peste! j'ai bien fait de ne pas me nommer. Il croit parler à mon maître ; profitons de la méprise. (*Haut.*) Un mauvais sujet !

BARBEAU

Oui, monsieur ; un très-mauvais sujet? ne s'avise-t-il pas de faire la cour à ma fille?

BENINI

Est-ce donc un si grand mal ?

BARBEAU

Monsieur, ma fille est bien élevée, et je me promets bien de rosser d'importance cet enjolleur, qui n'a sans doute qu'un grand fond de suffisance, et pas un sou.

BÉNINI

Monsieur, brisons là-dessus, s'il vous plait ; je vous ai fait appeler pour vous commander un habit.

BARBEAU

Très volontiers, et je me flatte que vous serez content. Voici mon carton d'échantillons.

BÉNINI

Quel est le plus beau ?

BARBEAU

Cela dépend du goût. Je puis toujours vous prendre mesure.

BÉNINI, *à part.*

Ah ! diable ! (*Haut.*) comment, est-ce que vous prenez mesure à Bruxelles; à Paris on n'en prend plus depuis long-tems.

BARBEAU

Cependant, monsieur...

BÉNINI

C'est donc absolument nécessaire? (*A part.*) Quel embarras! (*Haut.*) Mais comme il me faut mon habit aujourd'hui, ne pourriez-vous pas m'en apporter une douzaine de tout faits ; Je choisirais. (*A part.*) Et je gagnerai du tems.

BARBEAU

Comment, monsieur, des habits tout faits à un homme comme vous, que l'on cite pour sa mise, pour son goût exquis !

BÉNINI, *à part.*

Il a raison ; comment mon maître prendrait-il cela ! (*Haut.*) Non, je suis décidé à choisir un habit, ainsi.... (*A part.*) il faut me tirer d'affaire.

BARBEAU

Allons, monsieur, j'y cours. (*Fausse sortie.*)

BÉNINI

Ouf ! m'en voilà débarrassé.

BARBEAU, *revenant.*

Excusez, monsieur, mais j'ai oublié de vous parler du point essentiel.

BENINI

Du prix, sans doute... Voulez-vous être payé dans l'instant ? (*Il se fouille et se tournant vers la porte il appelle.*) Bénini !.. Bénini ! diable ! mon caisssier est sorti.

BARBEAU

Oh ! monsieur, votre caissier n'a que faire ici. J'ai déjà reçu un à-compte, presque malgré vous.

BÉNINI

Un à-compte, et malgré moi !

BARBEAU

Oui, monsieur ; n'ai-je pas eu le bonheur de vous entendre faire un trait de chant ?

BÉNINI

Ah ! vous faites des habits pour des chansons, et vous voulez que je vous paie en paroles ?

BARBEAU

Et en musique sur-tout ; elle vaut toujours mieux que le reste ; et si monsieur voulait...

BÉNINI

Que je chante, moi ?

BARBEAU

Oui, monsieur ; je suis passionné pour la belle musique ; je ne vivrais que de cela. Une belle voix me ravit, m'emporte. On dit que monsieur excelle, sur-tout à chanter l'italien ?

BÉNINI, *à part.*

Je n'en sais pas un mot. (*Haut.*) Ya men her, je parle très-bien l'italien, tout comme le français.

BARBEAU

Si je pouvais obtenir de vous qu'ici... à l'instant... une simple ariette serait le prix de l'habit que vous me demandez, fût-il brodé.

BÉNINI

Broderie pour broderie, c'est un échange agréable.

BARBEAU

Comme vous dites, monsieur, et s'il vous convient comme à moi...

BENINI

Eh ! bien, qu'est-ce que vous voulez ? une ariette de bravoure, un duo, un trio, una cavatina, une simphonie, une ouverture ?

BARBEAU

Ce qu'il vous plaira ; je ne veux pas vous faire marchander.

BENINI, *à part.*

Trouvons un prétexte. (*Haut.*) Ecoutez, je vous déclare que je n'ai jamais chanté hors du théâtre devant personne, sur-tout devant un connaisseur aussi savant que vous.

BARBEAU

Cette modestie sied bien à votre talent.

BENINI

Vous devez chanter comme un ange.

BARBEAU

Moi, point du tout, je vous jure.

BENINI

Vous ne savez pas chanter ?

BARBEAU

Du tout.

BENINI

En ce cas là, je ne veux chanter qu'après vous.

BARBEAU

S'il ne faut que cela pour vous mettre en train, je vais vous chanter ce que j'ai retenu des opéra que j'ai vus, et des concerts où j'ai assisté.

BENINI

Ce n'est pas la peine.

BARBEAU

Si fait... si fait... Mais vous chanterez ensuite. M'y voici.

(*En charge.*) (1)

Assis au bord d'un onde pure,
Je vais planer au haut des cieux ;
Le doux repos de la nature,
De terreur a frappé mes yeux.
S'aimer toujours, et se le dire,
Quel supplice pour deux amans !
Si vous riez de mes tourmens,
Prenez pitié de mon martyre.

BENINI

Bravo ! bravo ! vous avez un beau *bas*... Ah ! mousieur, quelle *basse-taille* vous avez.

BARBEAU

Vous êtes bien honnête... Ah çà, à votre tour.

---

(1) Plusieurs acteurs qui jonent le rôle de Barbeau font un contre-sens, en cherchant à faire sentir par plusieurs phrases de leur façon, que le couplet n'a pas le sens commun. Ce rôle est celui d'un sot ; un sot ne sait pas qu'il dit une sottise.

BENINI, *à part.*

Il faut sortir de là. (*Haut.*) Ascoùtate, signor, je ne souis pas du toute disposato à payer d'avance ; apportez-moi vos habits, et je vous satisferai sur le champ.

PARBEAU

Oh ! monsieur, je reviens au plus vite.

BÉNINI

Revenate le plutôtissimo qu'il vous sera possible. Je vous attends dans un quart-d'heure.

BARBEAU

Je n'en veux que la moitié. (*Il sort.*)

SCENE XI.

BÉNINI, *seul.*

Ah ! le brave homme qui ne demande que la moitié de ce qu'on lui offre. Il est vrai que ce n'est pas de l'argent.

SCENE XII.

CAVATINI, BÉNINI.

(*Le Tailleur en sortant, rencontre Cavatini.*)

CAVATINI

Quel est cet homme, qui sort ?

BÉNINI

Le tailleur.

CAVATINI

Rappelle-le donc.

BENINI

C'est inutile, monsieur, il va revenir. D'ailleurs tout est convenu entre vous et lui ; tout jusqu'au prix, et à la manière de le payer. Il s'en va fort content de vous.

CAVATINI

Il est content de moi ! quel galimathias me fais-tu là ?

BÉNINI

Oui, monsieur. M. Barbeau vous a vu, vous a entendu.

CAVATINI

Finiras-tu ton bavardage ? as-tu perdu la tête ?

BÉNINI

Perdu la tête ! jamais, monsieur, je n'ai mieux su la conserver, et j'en avais besoin.

SCENE XIII.

Les Précédens, CÉLESTINE.

CELESTINE, *avec empressement*

Ah ! monsieur, je ne me sens pas d'aise ; vous avez vu mon père, et le plaisir qu'il a éprouvé...

CAVATINI

Ah ! ça, vous êtes-vous donné le mot pour...

BENINI

Vous voyez bien, monsieur, que je ne vous en impose pas ; vous n'avez pas voulu m'entendre.

CAVATINI

Au fait.

BENINI

Voici mon aventure... pendant votre absence, je me suis amusé à chanter au piano. Il faut probablement que je me sois trouvé en veix, puisque M. Barbeau, qui est connaisseur, et qui entra sur ma roulade, resta en extase, me prit pour vous, et me combla d'éloges.

CAVATINI

Que...

BENINI

Que j'ai reçus, mais pour vous les rendre. Une fois engagé, je n'ai pu reculer, et j'ai soutenu que j'étais vous.

CAVATINI

C'était bien là l'occasion de lui parler de mademoiselle...

BENINI

C'est ce que j'allais faire.

CELESTINE

Fort bien, et...

BENINI, *à Cavatini.*

Mais il m'a parlé de vous; c'est-à-dire, de moi, d'une façon peu encourageante; il vous a fort maltraité; il vous a donné des épithètes de fainéant, d'impertinent, il a fini par dire que sa fille ne serait jamais la femme d'un valet tel que vous.

CELESTINE

O ciel !

CAVATINI

D'un valet tel que moi ?

BENINI

Pardon, je me croyais encore vous. Enfin, après beaucoup de propos de part et d'autre, j'ai demandé un habit. Il va en apporter à choisir ; le prix est convenu : une fugue, et c'est payé.

CAVATINI

Une fugue ! trêve de plaisanterie.

BENINI

Je ne plaisante pas. Qu'il entende ici, dans ce salon, une ariette, et l'habit est à vous.

CELESTINE

Je reconnais bien là mon père.

CAVATINI

Et tu as promis de chanter?

BENINI

Oui, monsieur.

CAVATINI

Pour payer l'habit?

BÉNINI

Oui monsieur.

CAVATINI

Quelle idée cet homme aura-t-il de moi, s'il croit que je paie avec des chansons?

BÉNINI

Il y a tant de gens qui ne paient pas du tout.

CÉLESTINE

Comment, monsieur, mon père ne vous a pas vu.

BÉNINI

Non, mademoiselle. Et c'est moi qui l'ai reçu. C'est de ton serviteur que ton père est ravi, enthousiasmé; et c'est moi qui dois bientot encore déployer devant lui tous les talens de monsieur.

CAVATINI

Parbleu, tu l'as dit, c'est toi qui chanteras. Puisque tu as commencé mon rôle, sans en être prié, tu le continueras malgré toi.

BÉNINI

Ah! monsieur, comment, vous voulez que je chante?

CAVATINI

Oui, je le veux.

BÉNINI

M. Barbeau, qui s'appercevra qu'on le joue, sera encore bien moins disposé à m'accorder la main de Célestine.

CAVATINI

Est-ce ma faute à moi?

CÉLESTINE

Mais monsieur...

CAVATINI

Pourquoi a-t-il dérangé tous nos projets?

CÉLESTINE.

Je vous en prie, ne le laissez pas dans un si grand embarras.

CAVATINI

Que voulez-vous que je fasse? si je parais, votre père reconnaîtra la méprise, et ne pardonnera point à cet étourdi.

BÉNINI

C'est vrai, monsieur; je n'ai pas eu assez d'esprit pour prévenir le danger auquel je m'exposais... mais vous en avez assez pour le détourner.

CÉLESTINE.

J'entends du bruit; ô ciel! c'est mon père.

CAVATINI

Je te laisse.

CÉLESTINE

Monsieur.

CAVATINI, *à part.*

Ma foi, oui! l'idée peut être plaisante. Nous verrons ce qui en résultera. (*Haut.*) Vous, mademoiselle, entrez dans ce cabinet : je vais me cacher ici. Toi, assis au piano... nous serons placés à merveille pour te voir, t'entendre, et t'applaudir.

BÉNINI

O ciel! voici M. Barbeau.

CAVATINI

Chacun à son poste.

CELESTINE

Ah! monsieur, si mon père...

CAVATINI

Chût! (*Cavatini et Célestine entrent dans les deux cabinets opposés : ils entr'ouvrent de tems en tems les rideaux.*)

SCENE XIV ET DERNIERE.

Les Précédens, BARBEAU.

BENINI, *au piano. Il tousse plusieurs fois.*

Je crains bien d'être obligé de remettre mon concert de demain à un autre jour... je suis enrhumé... beaucoup. Ah! vous voilà M. Barbeau.

BARBEAU, *avec un paquet d'habits dans une toilette, qu'il déploie sur la table.*

Vous voyez mon exactitude. Voici des habits à choisir; lequel désirez-vous?

BENINI.

Le plus élégant.

BARBEAU

Et la couleur?

BÉNINI

Voyons.

BARBEAU

Voulez-vous du chocolat au lait?

BÉNINI

J'aimerais mieux un *vert d'eau.*

BARBEAU

Voyez, choisissez.

BENINI.

Au surplus, gris, rouge, vert, jaune, ou bleu, M. Barbeau, cela m'est égal.

BARBEAU

Nous nous accommoderons. Il me semble vous avoir entendu dire, quand je suis entré, que vous retardiez votre concert.

BÉNINI

Oui, je suis enrhumé.

BARBEAU

Cet accident vous est donc survenu bien subitement?

BÉNINI.

Nous autres chanteurs, il nous faut si peu de choses.

CAVATINI, *à part.*

Impertinent!

BARBEAU

Monsieur, cependant, m'a promis.

BÉNINI.

Comment, monsieur, est-ce que vous ne me feriez pas crédit d'une ariette?

BARBEAU

Monsieur, ce sont les crédits qui me ruinent.

BÉNINI, *toussant* (*à Cavatini*).

Vous entendez.

BARBEAU

Est-ce là tout ce que j'entendrai?

BÉNINI.

Pour le moment, à moins que vous ne désiriez un air de piano en avance. (*Bénini prélude sur le piano et Cavatini de la voix, dans le cabinet.*)

BARBEAU

Heim!.. Qu'entends-je?

BENINI

Je ne suis pas si enrhumé que je le croyais.

CÉLESTINE

Je respire!

BARBEAU

Mais, monsieur, comment chantez-vous donc quand vous avez toute votre voix? (*Il s'approche.*)

BENINI, *le repoussant.*

Ah! de grace, mon cher, éloignez-vous; je ne pourrais peut-être plus chanter, si vous étiez trop près de moi. Tenez, prenez ce fauteuil, et mettez-vous là... bon... Le dos encore un peu plus tourné; je n'aime pas qu'on me regarde, cela m'intimide, et m'ôte mes moyens... Bien... Que voulez-vous que je vous chante?

BARBEAU

Quelque chose de velouté, de moelleux!

BENINI

Un chant de démons.

BARBEAU

Ah! monsieur, tout ce que vous savez;

BENINI

Vous êtes bien bon; çà ne sera pas long. (*Cavatini tient la porte du cabinet entr'ouverte, et chante; Bénini remue les lèvres, et examine M. Barbeau, qui reste le dos tourné.*)

CAVATINI

Plaignez, plaignez les tourmens
De deux malheureux amans!
Le garçon a fait entendre
Les doux accens de l'amour,

La fille, naïve et tendre
Doit le payer de retour.
De s'aimer de se le dire,
Ils font leur plus doux plaisir;
Mais quel chagrin! quel martyre!
On ne veut pas les unir!

Plaignez, plaignez les tourmens
De deux malheureux amants.

BARBEAU, *claque des mains, et témoigne son ravissement par différens gestes expressifs. Il se retourne à la fin.* Ah! ciel!

BENINI

Comment trouvez-vous ce morceau?

BARBEAU

Beau, superbe, délicieux!

BENINI

Attendez la fin.

CAVATINI

En voilà bien assez.

BARBEAU

Je vous écoute. (*Il se retourne.*), et je ne regarde pas.

BENINI, *prélude, crache, tousse encore et Cavatini reste sourd et muet.*

BARBEAU

Votre rhume veus reprend-il donc encore?

BENINI

C'est une quinte, elle va se passer. (*Il se tourmente pour décider Cavatini. Cavatini fait quelques traits de chant.*) Un instant.

BARBEAU

Vous y voilà.

CAVATINI, *à Bénini.*

Allons.

BENINI, *à Cavatini.*

Qu'allons-nous chanter?

BARBEAU.

Ce que vous voudrez.

BÉNINI, *répétant ce que Cavatini lui souffle.*

Je vais... vous peindre les regrets de la jeune personne... et je chanterai, comme si c'était elle.

BARBEAU

Comme si c'était elle! Ah! monsieur, une veste brodée de plus.

CAVATINI, *à Célestine, qui passe, dans ce moment, d'un cabinet à l'autre.*

Allons, mademoiselle.

BARBEAU

Que dites-vous?

BÉNINI

Je me parle à moi-même... comme si j'encourageais la demoiselle à parler à son père... A vous, mademoiselle ; ne craignez rien ; de la hardiesse ; tâchez d'attendrir votre père. (*Célestine approche, se met entre Bénini et Cavatini, et chante.*)

Pourquoi faut-il que mon père,
Me donnant un autre époux,
A l'amant qui m'a su plaire
Fasse éprouver son courroux ?

(*Barbeau regarde ; elle se cache ; il se replace, et elle continue.*)

Hélas ! devais-je m'attendre
A cet excès de rigueur !
Je pensais qu'un père tendre
Ne voudrait que mon bonheur !

Et qu'il plaindrait les tourmens
De deux malheureux amans.

BARBEAU

C'est singulier... Quand il chante en femme, je crois entendre la voix de ma fille... Je suis tout ému. (*Il se retourne un instant, et soudain Cavatini et Célestine disparaissent dans le cabinet. Barbeau se remet, tout surpris.*

BENINI, *soufflé par Cavatini.*

A présent, je vais chanter un duo à moi tout seul.

BARBEAU, *l'embrassant.*

A vous tout seul !... Je n'y tiens plus ! Habit... veste... et le reste... et le reste, monsieur ! (*Il se replace ; Cavatini et Célestine chantent en duo.*)

Ma bien-aimée ! ah ! j'espère
Que nous fléchirons ton père !
Il est sensible et généreux...

CÉLESTINE.

S'il approuvait ce mariage,
Nous le chéririons davantage ;
D'un mot, il ferait trois heureux.

ENSEMBLE.

S'il est sensible et généreux,
Nous serons, nous serons heureux !

BARBEAU, *aux genoux de qui les amans se sont jetés.*

Comment ! comment ! que veut dire tout ceci ?

CAVATINI

Que voici Bénini.

CÉLESTINE

Et M. Cavatini.

CAVATINI

Précisément.

BARBEAU

On m'a donc trompé ?

BENINI

Sans le vouloir.

BARBEAU

Ma fille était du complot !

CAVATINI

Sans le savoir... Je suis flatté, M. Barbeau, d'avoir pu vous faire plaisir ; mais ce n'est pas ainsi que je veux m'acquitter envers vous. Voici cent pistoles pour payer votre habit, que je donne à Bénini pour le jour de ses noces avec votre aimable fille.

BARBEAU

Monsieur, mais... (*Cavatini roucoule un peu, Barbeau tombe en faiblesse.*)

CAVATINI

Allons, rendez ces jeunes gens heureux, et que mon faible talent, que vous avez bien voulu applaudir, me procure encore une fois le bonheur d'être utile. Je donnerai des avis à votre fille ; nous en ferons une jolie actrice. Vous viendrez avec nous ; vous aurez vos entrées au spectacle, aux répétitions, et nous serons tous contens.

BARBEAU

Mes entrées !... Ma fille, j'aurai mes entrées... et aux répétitions, encore ! Ah ! monsieur, comment vous résister ? Votre bon cœur achève ce que votre talent avait commencé. (*A Bénini*) Plus de comédie !

BENINI

Mais des concerts.

BARBEAU

Ah ! bon, cela !

FINALE.

Honneur à la musique !
Elle sert, tour-à-tour,
Par son pouvoir magique,
Et Bacchus et l'Amour.
Elle mène à la gloire,
Réveille la gaîté,
Proclame la victoire,
Et séduit la beauté !

Honneur à la musique !
Elle sert tour-à-tour, etc.

FIN.

De l'Imprimerie de HOCQUET et Comp., rue du Faubourg Montmartre, au coin du Boulevard, N. 4.

ROMAINVILLE,

OU

LA PROMENADE DU DIMANCHE,

Vaudeville grivois, poissard et villageois,

EN UN ACTE.

Par MM. SEWRIN et CHAZET,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, Boulevard Montmartre, le 30 Novembre 1807.

Prix : 1 fr. 2 décimes (24 sous.)

A PARIS,

Chez Madame CAVANAGH, Libraire du Théatre des Variétés, Passage du Panorama, N°. 5, près du Boulevard.

1807.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. PEPIN, bourgeois de Paris, marchand gainier du quai des Morfondus. (*petite perruque ronde et bien poudrée; habit brun quarré, avec des boutons de soie d'or.*	M. BRUNET.
Madame PEPIN, sa femme, plus âgée que lui, et maîtrisant son mari. (*costume du vieux temps, robe retroussée par les poches, agraffes, nœuds*, etc.)	Mad. BAROYER.
COCO, petit garçon de cinq à six ans, fils de M. Pépin. (*il est encore en fourreau avec des lisières, et il porte un bourrelet sur sa tête.*)	La petite MATHIEU.
MANETTE, nièce de Madame Pépin, ouvrière en dentelles.	Mlle. CUISOT.
JEAN-LOUIS, garçon de chantier.	M. JOLY.
CADET-DUBUT, apprentif ébéniste, amoureux de Manette.	M. CAZOT.
FRANÇOISE, marchande d'oranges à la Halle.	Melle FLORE.
THERESE, marchande grainetière, sous les pilliers des Halles.	Mad. DROUVILLE.
UN PASSANT, parlant.	M. AUDRY.
UN MENETRIER.	M. VAUXDORÉ.
Villageois et Villageoises.	

(*Tous ces Personnages sont* endimanchés, *et vétus selon leur caractère et leur fortune.*)

La Scène se passe dans le bois de Romainville. Le Théatre représente un site champêtre. Çà et là des buissons formant différens bosquets; à gauche une petite tente de marchand de vin.

ROMAINVILLE.

SCENE PREMIERE

(Dans le fond est un joueur de violon, monté sur un tonneau, il joue plusieurs airs de contredanses. Deux paysans et deux paysannes dansent; d'autres font groupes autour d'eux. Sur le devant, à gauche, Jean-Louis et Cadet-Dubut jouent au tonneau avec des palets. A droite, Manette seule, devant une petite table couverte de bouteilles, de verres et de gâteaux; elle est assise d'un côté de la table, agitant un éventail et regardant avec un air d'impatience les joueurs au tonneau. De l'autre côté de la table est une chaise vacante.)

JEAN-LOUIS, CADET-DUBUT, MANETTE, FRANÇOISE, THERÈSE, UN MENETRIER, PAYSANS, et PAYSANNES.

Air : *de la Fricassée.*

(Cet air est dialogué par les Acteurs du devant de la scène, et joué dans le fond par le ménétrier. Les paysans exécutent la contredanse

LE MÉNÉTRIER.

La fricassée !

Eh! vite, passez, repassez,
Tournez,
Revenez
En arrière,
Maintenant chassez,
Balancez,
Et puis après recommencez.
Regardez vous un p'tit brin;
Frappez vous tous dans la main! (*bis.*)
Et flic et flac,
Et clic et clac,
Tournez soudain.

MANETTE, *à Cadet qui joue au tonneau avec Jean-Louis.*

Monsieur, ce n'est pas trop beau,
De m'planter de cette manière;
Monsieur, ce n'est pas trop beau
De m'planter là pour vot' tonneau.

CADET.

J'n'ons pus que quatre palets;
J'nous en irons pas après. (*il lance ses palets.*)
Attendez... et d'un, et d'deux et d'trois...
Je crois,
Que j'ons gagné pour cette fois.
Morbleu! je n'suis pas en défaut,
Trente et dix font bien mon affaire,
Non, non, je n'suis pas en défaut;
C'est juste le point qu'il me faut.

(Il retourne auprès de Manette d'un air triomphant et s'essuyant le front.)

TOUS ENSEMBLE.

CADET-DUBUT. Morbleu je n'suis pas, ect.

JEAN-LOUIS, *regardant encore le coup qui l'a fait perdre.* Mil'zieux j'ai perdu; j'reste sec! A ce coup je ne m'attendais guère. Ne v'là-t-il pas, qu'comme un nigaud, C'est moi qui vas payer l'écot.

LE MENETRIER, *aux danseurs.* Pressez, n'vous éloignez pas trop; En avant et puis en arrière; Allons ferme et tout aussitôt, Retombez d'aplomb comme il faut.

MANETTE. Monsieur, ce n'est ect.

LE MENETRIER, *à haute voix.*

LA VILLAGEOISE, (*il joue aussitôt cet air que les villageois dansent et qui est dialogué par les personnages du devant de la scène.*)

JEAN-LOUIS, *à Cadet qui s'est assis à la table de Manette.*

Air *de la villageoise.*

Avec toi j'ai perdu,
Je paîrai mon dû;
Mais j' veux ma revanche.

CADET.

J'y consens,
Mon cher; mais attends;
Ce s'ra pour dimanche,
S'il fait beau temps.

MANETTE.

Quand nous allons queuq' part,
Pour faire un tour les jours de fête,
J'n'aim' pas tous ces jeux, car,
Vous m'laissez toujours à l'écart.

FRANCOISE.

N'ai's donc pas peur, mon chou,
Que l'on t'enlève ta conquête,

THERESE.

Il faudrait être fou,
Pour te voler ce beau bijou.

JEAN-LOUIS et CADET.

Mais n'vous mêlez pas d'çà,
N'allez pas fair' là
Queuque coup d'vot' tête;
Nous voilà,
Et j'dis qu'en fait d'çà,
Pour leur répondre nous sommes là.

LE MENETRIER, *dans le fond.*

L'été!

MANETTE.

Air *de la contredanse de l'été.*

T'nez, monsieur Dubut,

Des gens qu'ont bu
N'ont pas d'raison ;
Laissez les donc,
Car on voit bien
Qu'ils veul' pour rien,
Chercher querelles.
Restez en repos,
Tournez le dos,
N'répondez pas,
N'répliquez pas,
Ou de ce pas,
Moi, je m'en vas.

FRANÇOISE, (*les deux poings sur le côté.*)

Mon petit chiffon,
Que dis-tu donc ?
Ne sais-tu point
Que de ce poing,
J'ons le pouvoir
De t'faire voir,
Trent'-six chandelles ?

THERESE, (*d'un autre côté.*)

Examine bien,
Aussi le mien ;
Je te réponds
Que je saurons,
Bientôt avec
Te clore l' bec.

CADET.

Calmez vous de grace, mesdames.

FRANÇOISE et THÉRÉSE.

J'voulons parler et j'parlerons.

JEAN-LOUIS, *à part, et à Cadet.*

Chût! je vons emmener nos femmes,
Mais, sarpejeu ! nous nous reverrons.

(Il le quitte en lui serrant la main.)

TOUS ENSEMBLE.

MANETTE.	CADET, *à Jean*	JEAN-LOUIS.	FRANÇOISE et THERESE.
T'nez, monsieur, etc.	C'est ben mal à toi ;	Ceci, sarpejeu,	Mais voyez-le donc,
	oui, sur ma foi,	Passe le jeu ;	Ce petit chiffon, etc.
	J'aurais pu, j'croi,	Retirez vous ;	
	Les empêcher	Point de courroux,	
	De se fâcher,	Ou j'vais d'un mot	
	Et d'nous chercher	Finir bientôt	
	Ainsi querelles.	Tout'ces querelles	
	Vite emmène les,	Françoise t'as tort,	
	Appaise les ;	Je l'dis d'abord ;	
	Battons nous ; mais	Car, sur ma foi,	
	Ne rendons pas	I'n'g'na pas d'quoi,	
	L'public témoin de nos débats.	Dans ce débat,	
		Fouettor un chat.	

JEAN-LOUIS.

Est-ce qu'on vient à Romainville pour se dis-

puter? Viens-t-en? n'te mets point z'en courroux; il y en aurait pour toute la semaine...

FRANÇOISE.

Non; mais ces ouvrières en dentelles...

THÉRÉSE.

Çà voudrait faire la demoiselle.

FRANÇOISE.

Tu planteras ben des éping', avant d'avoir amassé d'z'écus gros comme toi. Adieu, morceau de roi.

JEAN-LOUIS, (*criant d'un ton de maître.*)

Oh! çà, venez-vous?

FRANÇOISE.

Tais toi donc, nous n'avons qu'un mot à lui dire.

Air : *l'autre jour la p'tite Isabelle.*

Avant d'partir j'voulons, mignonne,
Vous donner un petit avis.

THÉRÉSE

Faut pas êtr' fière avec personne,
Car çà n'prend pas dans not' pays.

FRANÇOISE.

Pour la pomme, l'citron, l'orange,
Quoiqu'not' magasin soit cité...

THERESE.

Mon petit ange.

FRANÇOISE.

Mon petit ange.

TOUTES DEUX.

J'n'ons pas d'fierté.

THERESE.

Pour la politesse on nous r'nomme.

Quand vous aurez besoin de nous, nous demeurons sous les pilliers des halles, et com' vous vous croyez, sans doute, la plus belle fem' du sesque.

Chez nous, si vous v'nez,
J'pourrons bien vous donner la pomme; (*bis avec*
Mais, ma foi, çà s'ra par le nez. *Françoise.*)

JEAN-LOUIS.

Mais laissez donc; c'est un' affair' qui doit s'arranger entr' l'z'homm' !

FRANÇOISE.

Lui! attendez-le sous l'orm', çà n's'regimb' q'pour la form'.

THÉRÉSE.

C'est dimanche, oh! comme il est pimpant.

(*Elle donne à Cadet un petit soufflet en signe de caresses.*) Adieu, la belle au bois dormant.

JEAN-LOUIS, *au Ménétrier:*

Hola, hé, M. le Crin-crin, v'là l'soleil qui vous gagne à c'te place, reportez donc votre contredanse plus loin.

LE MENETRIER.

Je le veux bien; mais vous me paierez mon cachet.

FRANÇOISE.

Et oui, monsieur de l'archet.

LE MENETRIER.

Air : *Chez Momus, morgué.*

Vous êt's en défaut,
Car il vous faut
Un quatrième.

THERESE.

J'trouv'rons ben par là,
Queuqu'un d'assez galant pour çà.

FRANÇOISE:

Si j'n'en trouvons
Pour nos pas,
Ce sera tout d'même,
Et j'pourrons, dans l'bois,
Danser la javotte à nous trois.

THÉRÉSE.

Allons.

FRANÇOISE.

Filons.

JEAN-LOUIS.

Dansons,
Chassons,
Walsons;
Amoureux transi,
Soupire ici
Près de c'que t'aime;
Nous allons danser,
Plus tard on te fera walser.

CADET-DUBUT.

Prenez vot' parti,
Moi, j'reste ici
Près de c'que j'aime.
Va vite danser,
Plus tard je te ferai Walser.

LE MENETRIER.

Tout va pour le mieux;
Des gens joyeux,
Voilà c'que j'aime.
J'vous ferai danser,
Chasser, déchasser et walser.

(Tous s'en vont par le fond. Cadet et Manette restent sur le devant de la scène.)

SCENE II.

CADET-DUBUT, MANETTE, *à table.*

CADET, *voyant Manette qui agite fortement son eventail sans mot dire. Après un moment de silence.*

Vous me boudez, mam'zelle Manette?

MANETTE, *se levant.*

Ne faut-il pas que je vous remercie des scènes que vous m'attirez? m'exposer à être injuriée par ces.....

CADET.

C'est ce Jean-louis qui m'avait défié.

MANETTE.

Vot' Jean-Louis est un hom' derien, qui fréquent' des je n'sais qui.

CADET.

Je le vois pourtant le moins que je peux.

MANETTE.

Ce moins là est de trop.

CADET.

Je ne dois pas oublier, qu'avant d'êt' apprenti-ébénisse, j'travaillais avec lui dans l'mêm' chantier au port Saint-Paul.

MANETTE.

Il n'en est pas moins vrai qu'nous n'avons que queuq'z'heures pour nous voir l'dimanche et qu'vous m'plantez là tout' la journée. Quoi donc qu'vous feriez si vous étiez mon mari?

CADET.

Oh! mam'zel', si j'étais vot' mari, j'aurais ben tout l'temps d'vous voir!

MANETTE.

Joli' politesse! Heureusement, nous n'le som' pas encore.

CADET.

Pas encore! eh ben, j'vous demande pardon.

Air: *c'est à mon maître, en l'art de plaire.*

A vos genoux me v'là, mam'zelle.

MANETTE.

Je sais qu'vous avez un bon cœur.

CADET.

Je vous serai toujours fidelle.

MANETTE.

Jesais qu' vous n'êtes pas un trompeur.

CADET.

Manette, ma chére Manette,
D'amour pour vous j'suis consumé ;
D'puis que j'vous aim', je n'suis qu'un' bête.

MANETTE.

J'sais qu'vous m'avez toujours aimé.

CADET.

Ah! oui.

MANETTE.

Voyons. M'promettez-vous de n'plus aller avec Jean-Louis ?

CADET.

J'promets tout ; tout ce que vous voudrez.

MANETTE.

A la bon' heur', nous verrons si vous t'nez parole.

CADET.

Vous tiendrez donc aussi la vôtre?.. notre mariage..

MANETTE.

Mais vous savez de qui çà dépend.

CADET.

J'n'en ignor' pas : de votre oncle et de votre tante.

MANETTE.

Je vous ai donné leur adresse.

CADET.

Je l'ai là : M. Pépin, marchand gainier, quai des Morfondus.

MANETTE.

Eh bien, leur avez-vous fait une visite ?

CADET.

Pas une. J'n'ai pas osé. C'n'est pas M. Pépin, vot'onc', que j'crains ; on dit qu'c'est un bon hom' qui s'lais' mener par l'nez ; mais vot' tante !.... vot' tante ! ah ! m'amzel' Manette, que j'crains vot' tante !

MANETTE.

A qui l'dites-vous ? j'la crains t'aussi, moi.

CADET.

N's'rait-il pas convenable de trouver d'abord un prétesq' pour avoir l'accès de l'entrée d'sa maison?

MANETTE.

Et lequel ?

CADET.

I' m'semb' qu'c'est ben aisé. Si j'allais demain

chez elle, comme par hasard, exprès pour acheter des lunettes ?

MANETTE.

Elle verra ben que vous n'en avez pas besoin.

CADET.

Pas besoin !

SCENE III

LES MEMES.

Deux hommes qui se promènent. L'un, en passant devant Manette, lui ôte son chapeau ; Manette, effrayée d'abord, se cache derrière son éventail, tout en inclinant un peu la tête, comme pour rendre le salut.

MANETTE, *à Cadet.*

Oh ! mon dieu ! taisez vous. V'là z'un monsieu qui m'connaît.

LE PASSANT, *tout en continuant son chemin.*

Vous voilà donc par ici, mam'zelle ?

MANETTE, *rougissant, et forcée de répondre.*

Oui, M. Giraud, et vous ?

CADET, *bas à manette.*

Qu'est-ce que c'est que c'monsieur là ?

MANETTE.

Taisez vous donc ; c'est un marchand quincailler qui demeure à côté de ma tante.

LE PASSANT.

Ça va toujonrs bien ?

MANETTE.

Merci, M. Giraud, et la vôtre ?

LE PASSANT.

Comme vous voyez, je me promène. Il y a là-bas des gens de votre connaissance.

MANETTE.

Qui donc ?

LE PASSANT.

Monsieur et madame votre tante.

MANETTE.

O ciel !

LE PASSANT.

Je présume qu'ils vont venir par ici dîner sur l'herbe.

MANETTE.

Qu'entends-je !

LE PASSANT.

Adieu, mamzelle ; bien du plaisir.

MANETTE.

Votre très-humble, M. Giraud.

SCENE IV.

CADET DUBUT, MANETTE se levant.

MANETTE.

Sauvons nous, sauvons nous bien vite; je ne veux pas qu'ils me rencontrent avec vous.

CADET.

C'est un sort! tout l'monde nous dérange. (*Il appelle.*) Garçon!

SCENE V.

Les Mêmes, UN GARÇON.

LE GARÇON, *sortant de la maison du traiteur.*

Monsieur? (*Ca let va pour payer, Manette le pousse.*)

MANETTE, à Cadet.

Allez vous en encore une fois. Il n'faut pas qu'on vous voie.

CADET.

N'ayez pas peur, j'vas m'promener de ce côté là, et j'frai semblant d'être tout seul. (*Pendant ce temps Manette a tiré de son ridicule une petite bourse, et a payé le garçon.*)

MANETTE, *donnant une pièce blanche.*

Tenez.

LE GARÇON.

Il vous revient là dessus.

MANETTE.

Je n'ai pas le temps, gardez, gardez tout.

Air : *une fille est un oiseau.*

Ah! si ma tante venait!
Dérobons nous à sa vue...
Vraiment je serais perdue,
Si dans ces lieux ell' m'trouvait.
C'est qu'elle n'est pas trop bonne;
Elle dit toujours : j'ordonne..
J'laissais, dans l'troub' qu'ell' me donne,
Mon ridicule nouveau..
Fuyons, sans que rien m'arrête..
Allons, j'ai si peu de tête
Que j'oubliais mon chapeau.

Elle revient reprendre son ridicule et son chapeau, et se sauve. Le garçon emporte tout ce qui est sur la table.

SCENE VI.

M. et Mme. PEPIN, et COCO.

Ils paraissent dans l'ordre qui suit : Mme. Pépin est la première, appuyée sur le bras de M. Pépin; elle tient un immense éventail

et s'évente beaucoup. M. Pépin est dans le milieu. Sous son bras est un parapluie; d'une main il porte une serviette nouée qui contient le dîner; de l'autre il tient le petit Coco, et Coco tient un polichinel qu'il fait sauter. M. Pépin porte, outre cela, une bouteille dans chacune de ses poches.

MAD. PEPIN.

Ah ! dieu ! quelle chaleur ! il fait étouffant !

M. PEPIN.

Voilà ce que c'est aussi, madame Pépin... vous avez comme çà des manies...

MAD. PEPIN, *d'un ton sévère.*

Des manies ! que voulez-vous dire, M. Pépin ? des manies !

M. PEPIN.

Permettez, permettez, je n'ai pas voulu dire des manies ; mais il est ridicule...

MAD. PEPIN.

Ridicule ! ridicule ! Il n'y a que vous de ridicule, M. Pépin.

M. PEPIN.

Permettez, permettez ; je n'ai pas voulu dire ridicule ; mais il est inconcevable...

MAD. PEPIN.

Inconcevable !

M. PEPIN.

Permettez, permettez.

MAD PEPIN.

Vous êtes si lent ! si indolent ! si pesant !... sans doute, vous aimeriez mieux dîner chez vous, dans votre grand fauteuil, et dormir ensuite, que de profiter de la belle saison.

MAD. PEPIN.

Permettez; j'aime autant que vous la nature champêtre.

M. PEPIN.

Air : *Bouton de rose.*

Sur la verdure,
Il est doux de se promener ;
D'un repas elle est la parure...
Que me faut-il pour bien dîner ?...
De la verdure.

MAD. PEPIN.

On n'a que le dimanche à soi, c'est bien le moins du moins qu'on en jouisse.

MAD. PEPIN.

Je ne vous dis pas non.

MAD. PEPIN.

En ce cas, taisez vous.

M. PEPIN.

Je ne demande pas mieux ; mais permettez...

MAD. PEPIN.

Taisez vous.

MAD PEPIN.

Taisez vous. Vous en parlez à votre aise, madame Pépin; mais qui est-ce qui a toute la fatigue de la promenade? C'est moi : qui est-ce qui porte le dîner? c'est moi : qui est-ce qui porte le parapluie? c'est moi. Enfin, qui est-ce qui porte tout? c'est moi.

MAD. PEPIN.

N'êtes-vous pas le mari?

M. PEPIN.

Bene sit. Mais enfin, voyez ma situation : des bouteilles dans mes poches; Coco qui me tire d'un côté, vous qui me traînez de l'autre; le soleil qui me brûle le visage ; des montagnes à grimper, et de l'humeur par-dessus tout cela.

MAD. PEPIN.

De l'humeur!

M. PEPIN.

Et sûrement, de l'humeur.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

En marchant, si vous donnez
Du talon contre une pierre,
Toujours, dans votre colère,
A moi vous vous en prenez.
Dans une ornière l'on verse;
Nous essuyons une averse;
Coco tombe à la renverse,
Aussitôt, dans vos propos,
Et la pluie, et les ornières,
Et les enfans, et les pierres.
Vous mettez tout sur mon dos.

MAD PEPIN.

Aurez-vous bientôt fini?

M. PEPIN.

Oui, mais permettez...

MAD PEPIN.

Encore.

M. PEPIN.

J'ai fini, madame Pépin. (*à part.*) Attrape, j'ai dit ce que j'avais sur le cœur.

COCO, *tirant son père par l'habit.*

Papa, j'ai faim.

M. PEPIN.

Eh! un moment donc. Veux-tu bien me laisser tranquille. (*Il lui donne une tape sur l'épaule, Coco pleure.*)

MAD. PEPIN.

Comment, monsieur, vous frappez cet enfant?

M. PEPIN.

Mais non, je lui ai donné. (*à Coco.*) Est-ce que je t'ai battu?

COCO, *pleurant.*

Oui, il m'a battu.

MAD. PEPIN.

Je vous défends de le toucher.

M. PEPIN.

Il m'assomme, moi... papa, j'ai faim, papa, j'ai faim.... Eh! qu'il attende!

MAD. PEPIN.

Viens ici, Coco, viens de mon côté.

M. PEPIN.

Oh! oui, gâtez le, gâtez le; çà f'ra un joli enfant.

MAD. PEPIN.

Que lui manque-t-il?

M. PEPIN.

Oh! mon dieu, rien.

Air : *chacun avec moi l'avoûra.*

Il est mutin, menteur, hargneux,
Je m'attends qu'un censeur sévère
Verra dans ces défauts nombreux,
Un héritage de son père.

MAD. PEPIN.

Sur ce point restez en repos;
A mon fils j'ai su tout apprendre.
Que vous importent ses défauts?
C'n'est pas à vous, (*ter.*) qu'on peut s'en prendre.

M. PEPIN.

C'est bon, c'est bon, Ah! çà, madame, décidez-vous donc; est-ce ici que vous vôulez vous asseoir?

MAD. PEPIN.

Je m'asseoirai où il me plaira. (*Elle s'assied sur un tertre de gazon, au pied d'un arbre.*)

M. PEPIN, *bas.*

Ah! c'est heureux; elle s'asseoit toujours.

Il pose la serviette par terre, la dénoue et étale le dîner dessus. De son côté, Madame Pé in sort de son ridicule trois gobelets qu'elle

pose sur la serviette. M. Pépin sort de sa poche une bouteille; il la regarde.]

Voilà le vin. (*Il parle, tout en arrangeant la nape sur l'herbe.*) Le beau plaisir de venir se promener pour se disputer! Il y a pourtant vingt ans que... (*Il tire de sa poche la deuxième bouteille; étonné de son poids léger, il la regarde avec surprise.*) Eh bien? ne voilà-t-il pas... la bouteille d'eau est fêlée... Oh! ciel, ma poche est toute mouillée... Elle a fui dans la route.

MAD. PEPIN.

Hum! vous êtes si étourdi...

M. PEPIN, *à Coco.*

C'est lui... oui, c'est toi, je m'en souviens, tu m'as donné un coup dessus avec ton polichinel... Oh! par exemple... Mais je disais aussi, qu'est-ce que je sens sur mes jambes?... Ah! ma foi, c'est égal. (*Il prend son mouchoir, le déploie, et le place par terre, comme s'il allait s'asseoir dessus.*) Nous nous passerons bien d'eau.

MAD. PEPIN.

Vous, monsieur; mais moi...

M. PEPIN.

Oh! bah! aujourd'hui c'est dimanche; et puis d'ailleurs, permettez, madame Pépin...

Air *de la Croisée.*

Le vin réveille notre ardeur;
Il double l'esprit, la mémoire;
Il rend toujours de bonne humeur,
Vous devriez toujours en boire?

MAD. PEPIN.

Non, non, le vin est un poison,
Dont le sexe a droit de se plaindre,
Car il peut troubler sa raison.

M. PEPIN.

Vous n'avez rien à craindre.

MAD. PEPIN.

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

De l'eau, monsieur, connaissez l'avantage,
Elle épargne bien des faux pas;
Plus on en boit, plus on est sage.

M. PEPIN.

Autrefois, vous n'en buviez pas.

MAD. PEPIN.

De la santé, l'eau seule est la recette;
Enfin, et c'est là le grand point,

Dans tous les temps l'eau nous calme la tête.

M. PEPIN, *regardant encore la bouteille.*

Mais, quand on n'en a point...

MAD PEPIN.

On s'en procure, monsieur; allons, je vous en prie, un peu plus de complaisance.

M. PEPIN.

Mais permettez, où voulez-vous que j'en trouve? il n'y a pas de fleuve à Romainville.

MAD. PEPIN.

N'importe, cherchez toujours dans quelque maison voisine.

M. PEPIN.

Permettez, en fait de voisine, je ne vois que la maison du marchand de vin.

MAD. PEPIN.

Eh bien, allez y.

M. PEPIN.

C'est cela, allez donc demander de l'eau à un marchand de vin, vous serez bien reçu.

MAD. PEPIN.

Air : *pauvre petit, il est transi.*

Fut-on jamais moins complaisant?
Vous êtes impatientant!
Quelle existence affreuse!
Je suis bien malheureuse!
De vous, monsieur, je le vois bien,
Non, je n'obtiendrai jamais rien.
Ah! dieu. (*ter.*) Que je suis malheureuse.
Bien malheureuse,
Trop malheureuse!

M. PEPIN.

La voilà qui pleure à présent!
Allons, je serai complaisant!
Remettez vous la tête,
A chercher je m'apprête...
Je suis bien de tous les maris,
Le plus humble, le plus soumis...
Oh! dieu. (*ter.*) Oh! dieu que je suis bête
Oh! oui, bien bête,
Oh! oui, trop bête!

(Il s'en va par le fond.)

SCÈNE VII.

Mad. PÉPIN, COCO.

MAD. PEPIN.

Qu'il est dur de passer sa vie avec un pareil homme!

COCO.

Maman, j'ai faim.

MAD. PEPIN.

Aimable enfant!

Air: *jeunes amans cueillez des fleurs.*

Que j'aime ses touchans propos!
Que j'aime ses douces paroles!
De mon mari, de tous mes maux,
Mon fils, c'est toi qui me consoles.
Mon époux est triste, exigeant;
Mais mon fils aime bien sa mère,
Et par bonheur, ce cher enfant,
Ne ressemble pas à son père.

Encore, si M. Pépin avait des reproches à me faire; mais je puis dire que ma conduite est un modèle... et cependant ce ne sont pas les occasions qui m'ont manqué; il y a plus de trente ans qu'on me répète que je suis jeune, fraîche et jolie.

COCO.

Maman, je veux du pâté, donne moi-z-en.

MAD. PÉPIN.

Un moment. Qu'est-ce que c'est que ce petit drôle?

SCENE VIII.

Les mêmes, CADET-DUBUT.

CADET, *à part.*

La voilà seule, bon, profitons du moment, et suivons le conseil que Manette m'a donné, pour afin d'entrer dans les bonnes graces de sa tante.

MAD. PÉPIN, *à part d'un air de coquetterie.*

Que me veut donc ce jeune homme?... il me regarde beaucoup. (*Elle se rengorge et joue avec son éventail, pour se donner un air d'aisance.*)

CADET, *s'approchant et saluant.*

Vous êt'z'étonnée, madame, que je vous fisque? c'est que le coup-d'œil est vraiment z'aimable d'ici.

Air: *j'ai vu partout dans mes voyages.*

Sur le gazon un' jeune mère,
A côté d'elle un jeune enfant...
Ah! quel tableau je voudrais faire,
Si j'étais peintre un seul instant!
De loin votre aimable tournure,
Excitait déjà mon transport,
Et j'admirais votre figure,
Quand je n'la voyais pas encor.

MAD. PEPIN.

Monsieur est très-galant. (*à part.*) Il a l'air bien élevé.

CADET, *allant caresser Coco.*

Oh! le joli petit garçon! c'est z'un amour. Vous n'avez que celui-là, madame?

MAD. PEPIN.

Si elle vivait, j'aurais une fille de dix-neuf ans.

CADET.

Ah! laissez donc, vous voulez dire z'une sœur.

MAD. PEPIN, *à part.*

De plus en plus honnête!

CADET.

C'est le cas ou jamais de chanter.

L'astre du jour z'à son déclin,
Z'a souvent l'éclat de l'aurore.

MAD. PEPIN.

Est-ce que monsieur est artisse?

CADET

Non, madame, je suis ébénisse, ben à vot' service.

MAD. PEPIN.

C'est un joli état.

CADET.

Oui, l'état z'est assez brillant pour le quart-d'heure.

MAD. PEPIN.

Mais asseyez vous donc, monsieur.

CADET.

Ah! madame.

MAD. PEPIN.

Vous avez bien chaud.

CADET.

C'est la canicule; mais il fait beau ici; cet air vif ouvre l'appétit.

MAD. PEPIN.

Comment! Est-ce que vous n'auriez pas encore dîné?

CADET.

Madame...

MAD. PEPIN.

Oh! que je serais enchantée de pouvoir vous offrir... point de façons, je vous en prie.

DUO de *la servante justifiée.*

Un morceau de ce pâté,
Cela ne se refuse guère.

CADET, *mangeant.*

Si j'accepte, en vérité,
Ce n'est que pour vous plaire.

MAD. PEPIN.

Comme il est nouveau,
Il n'a pas souffert en route.

CADET.

Encore un morceau
De cette croûte.

CADET.

Ce qui double sa bonté,
C'est qu'il vient d'une main bien chère.
Si je mange, en vérité,
Ce n'est que pour vous plaire.

MAD. PEPIN.

Ce jeune homme là n'est pas commun ;
J'ai raison de l'aimer et chacun
En ferait autant pour quelqu'un,
Qui, malgré son esprit est à jeûn.

MAD. PEPIN.

Mais buvez,
Vous devez
Avoir soif, je parie?

CADET.

Moi, jamais.

MAD. PEPIN.

Comment?

CADET.

Mais,
Je bois quand on m'en prie.

CADET.

Ce vin double de bonté,
Versé par une main si chère.
Si je bois, en vérité,
Ce n'est que pour vous plaire.

MAD. PEPIN.

Ce jeune homme là n'est pas commun.
etc.

COCO.

Maman, ... et papa?

MAD. PEPIN.

Taisez-vous, monsieur; il va revenir, ne vous inquiétez pas de cela.

CADET, *d'un ton sentimental.*

Vous avez encore votre époux, madame?

MAD. PEPIN, *soupirant.*

Oui, monsieur.

CADET.

Quel dommage que vous ne soyiez plus à marier!

MAD. PEPIN, *avec un air de confidence.*

C'est ce que je me répète tous les jours.

CADET.

Je ne sais... mais votre air franc et z'ouvert..... je voudrais tenir à vous par des liens quelqueconques... Ah! que n'avez-vous seulement une fille! je ne demanderais pas si elle est riche, si elle est belle.

Air : *pour la baronne.*

C'est votre fille,
Dirais-je, et je l'épouserais.

Aulieu d'être fraiche et gentille,
Fût-elle affreuse, je dirais :
C'est votre fille.

MAD. PEPIN, *à part et riant d'aise.*

Eh! eh! eh! eh! c'est qu'il est tout à fait aimable. (*haut, avec joie.*) Ah çà, si je n'avais qu'une nièce?....

CADET.

Ce s'rait tout d'même', je n'me posséderais pas de joie.

MAD. PEPIN.

J'en ai une, j'en ai une.

CADET.

Que dites-vous? quoi! l'hasard voudrait que...

MAD. PEPIN.

Possédez vous, possédez vous... Oui, j'ai une nièce.

CADET, *vivement.*

Son âge?

MAD. PEPIN.

Dix-huit ans.

CADET.

Jolie, peut-être?

MAD PEPIN

C'est jeune... la beauté du diable...

CADET.

C'est vous que je verrais dans chacun de ses traits. Ah! madame, je n'ai qu'un mot à vous dire. (*Très vite.*) Je me nomme Cadet Dubut, fils de père et mère très connus.

Air *de Décence.*

Sachez qu'ma fortune consiste
En rien du tout pour le moment;
Mais à Beaune un d'mes oncle' existe,
Et n'a qu'son neveu pour enfant.
On l'dit d'une richesse extrême;
C'est un médecin comme il faut;
Il est malade, et se traite lui-même,
Je dois en hériter bientôt.

MAD. PEPIN.

C'est bon, c'est bon; je m'charge d'arranger c't' affaire.

CADET, *se levant.*

Cette promesse augmente la témérité de mes entreprises; il faut que je vous embrasse. Votre mari n'y est pas?

SCENE IX.

Les Mêmes, M. PEPIN.

M. PEPIN, *revenant avec une cruche.*

Voici la cruche.

CADET, *à Mad. Pepin, qui se défend d'être embrassée.*

C'est en vain que vous résistez ; quand on doit tant, il faut donner un à-compte. (*il l'embrasse.*)

M. PEPIN *paraît en ce moment, et de surprise laisse tomber la cruche pleine d'eau.*

Que vois-je ?

MAD. PEPIN, *se cachant avec son éventail.*

O ciel ! mon mari !

CADET *se tournant vers M. Pepin.*

C'est votre mari, madame... Ah ! monsieur, que je vous embrasse aussi ! permettez-vous ?

M. PÉPIN *criant et furieux.*

Permettez, monsieur... Je ne permets pas.

CADET, *lui prenant la main.*

Que j'suis enchanté, ravi d'fair' vot' connaissance!

M PEPIN.

Avant de prendre la main à quelqu'un, sachez s'il se soucie de çà.

CADET.

L'accueil obligeant que j'ai reçu de madame, l'offre qu'elle m'a faite de son dîner...

M. PEPIN *s'appercevant que tout est mangé.*

Comment, comment, vous avez... Oh ! ceci est trop fort !

MAD. PEPIN *lançant un regard sévère.*

Trop fort, monsieur !

M. PEPIN, *criant.*

Oui, madame, trop...

MAD. PEPIN, *de même.*

Songez à ce que vous dites.

M. PEPIN *regardant la bouteille vide.*

Mais, madame, permettez ; vous m'envoyez chercher de l'eau, et pendant ce temps, monsieur boit le vin...

MAD. PEPIN.

Je vous prie, monsieur, d'être poli devant un étranger, et de ne pas crier si fort.

M PEPIN.

Permettez, madame, il est temps que je crie, et je crierai... On se moque de moi, il est temps que j'aie du caractère.

MAD. PEPIN, *riant d'un rire forcé.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

CADET.

Monsieur, croyez que les intentions les plus pures...

M. PEPIN.

C'est çà ; ou dîne sans moi, et on appelle cela des intentions pures !

MAD. PEPIN,

Modérez vous.

M. PEPIN.

Qne je me modère..,

Air : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Pour demeurer passif encor,
Dans une pareille occurrence,
Madame, des glaces du Nord
Il faudrait tenir la naissance.
Dès ce jour je vais ordonner
Qu'un toit différent nous rassemble.
Vous avez mangé mon dîner,
Nous ne pouvons plus vivre ensemble.

CADET.

Ah ! monsieur, point de scandale, et si c'est moi, z'hélas ! qui est la cause de çà, je suis prêt zà quitter la partie.

MAD. PEPIN.

Laissez, laissez, jeune homme ; ne prenez pas la peine de vous justifier. Monsieur boude, monsieur crie, monsieur se fâche, monsieur veut avoir du caractère... Eh bien ! monsieur, ayez du caractère... libre à vous. Mais libre à moi aussi d'aller chercher ailleurs la paix et le repos... Adieu ; quand vos esprits seront paisibles, et que vous ne voudrez plus avoir de caractère, c'est vous qui courrez après moi.

M. PEPIN.

Mais, madame Pépin, permettez.

MAD. PEPIN, *s'en allant très vîte.*

Je ne vous écoute plus.

M. PEPIN, *courant après elle.*

Ma femme....

MAD. PEPIN, *s'en allant plus vîte.*

Suivez moi, M. Dubut, suivez moi.

M. PEPIN, *désolé.*

Ma petite femme...

CADET, *bas à M. Pepin.*

Demeurez, je vais tacher de la calmer.

M. PEPIN, *presque pleurant.*

Après vingt ans de sentimens réciproques... Oui, allez trouver ma femme....

Air *de Lisbeth.*

Dites que j'ai le grand défaut,
D'avoir un honneur trop farouche ;
Dites que j'ai parlé trop haut ;
Qu'elle a pris la fuite trop tôt,
Et que j'ai pris trop tôt la mouche.
Dites lui que depuis vingt ans
Je la connus sensible et bonne...
Seul j'ai causé tous ses tourmens...
Dites lui... (*bis*) que je lui pardonne.

CADET, *s'en allant.*

Comptez sur moi.

M. PEPIN.

Tenez, menez lui son fils...

Air : *à la papa.*

Pars aussi, mon cher petit...
Va dans les bras de ta mère.
Il faut petit à petit
Eloigner de son esprit
Ce qui l'aigrit.
Dis que tu vois là,
Dans le chagrin ton père ;
Va, mon enfant, va,
Et termine tout çà,
A la papa. (*Coco sort avec Cadet.*)

Quelle journée! quelle journée! non, de la vie ni des jours je n'en ai vu une pareille!

SCENE X.

M. PEPIN, FRANÇOISE, THERESE.

FRANÇOISE, *dans le fond.*

Thérèse ; mais où donc qu'est passé Jean-Louis?

THERESE.

Je ne sais. Il a dit, dit-i', qu'il allait du côté des carrières.

FRANÇOISE.

Est-ce que c'est poli d'êtr' malhonnête com'çà?

THERESE.

Air *de Manon Giroux.*

Vingt fois j'te l'ai dit, ma chère,
Sur ces chiens d'amans ;
I'gn'y a pas pus d'fond z'à faire,
Que sur le beau temps.

Dès qu'ils s'apperçoiv' qu'on l's'aime,
Ils s'éloignent d'nous.

FRANÇOISE.

Oh! oui, je l'sais par moi-même,
V'là comme ils sont tous.

THERESE.

Oui; mais attends donc qu'il r'vienn... com' j'lui chanterons une antienne!

FRANÇOISE.

V'là z'un monsieur qui m'dira p'tet' s'il l'a vu... Vous n'avez pas rencontré z'un grand jeun' hom'?

M. PEPIN, *préoccupé, ne l'écoute pas.*

Les femmes!... les femmes!...

FRANÇOISE, *à part.*

A qui en a-t-il donc? a-t-il perdu la raison?

THERESE.

Eh! parle lui donc de plus proche. N'vois-tu pas qu'il a sa langue dans sa poche?

M. PEPIN, *sans les entendre.*

Dîner sans moi... Ah! que c'est dur à digérer!

FRANÇOISE.

Dites donc, magot, faut-il vous crier çà plus haut?

THERESE.

Mon p'tit mouton à tondre, fait' nous donc l'honneur d'répondre.

M. PEPIN.

Mesdames, respectez un étranger.

FRANÇOISE.

Tiens, prenez garde de vous déranger.

THERESE.

Voyez l'malheur qu'çà cause, dirait-on pas un homm' d'queq'chose?

M. PEPIN.

Permettez, je sais ce que je suis, passez votre chemin.

FRANÇOISE.

Ah! ah!

Air de *Frosine.*

N'fait' donc pas tant vot' mutin,
J'savons ben aussi c'que j'somme,
J'avons la parole en main,
Et je valons ben un homme.

THERESE.

Un hom'! qu'eq'tu dis donc là?
S'ils r'semblaient à monsieur que v'là,
Sans nous vanter, j'espère,
Qu'j'en vaudrions ben la paire.

M. PEPIN.

Mais c'est donc ici l'enfer! qui m'a envoyé ces deux furies?

FRANÇOISE, *en colère.*

Furies!

M. PEPIN.

Permettez.

THERESE, *en colère.*

Furies!

M. PEPIN, *se garantissant la tête avec les mains.*

Permettez.

FRANÇOISE et THERESE.

Furies!

M. PEPIN, *criant.*

Mesdames, je vais appeler la garde.

FRANÇOISE et THERESE, *riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

M. PEPIN, *criant.*

Quelle figure je fais ici!

FRANÇOISE et THERESE, *riant de plus belle.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

SCENE XII.

Les mêmes, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS.

Queu chien d'vacarm' qu'on entend par ici!

THERESE et FRANÇOISE.

Ah! v'là justement Jean-Louis.

M. PEPIN, *à Jean-Louis.*

Monsieur; qui que vous soyiez, venez à mon secours, délivrez moi de ces deux mégères.

THERESE, FRANÇ. et JEAN-LOUIS *éclatent ensemble de rire.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

M. PEPIN.

Fatal dimanche! où suis-je venu?

JEAN-LOUIS.

Monsieur, je vous demande ben... ah! ah! ah! excuse, pardon... ah! ah! ah! c'est que... ah! ah! ah! vous ressemblez com' çà ni pus ni moins qu'à un chinois de paravent.

M. PEPIN.

Et pas un seul commissaire dans le bois.

Dans son désespoir, il va s'asseoir au pied de l'arbre.

JEAN-LOUIS, *d'un ton raisonnable.*

Z'au fond, vous avez tort, vous aut' d'vous attaquer comme çà z'à un particulier qui n'vous dit rien.

FRANÇOISE.

Eh j'lui d'mandions poliment s'il t'avait vu passer.

THÉRÈSE.

C'tescargot là nous a répondu: passez vot' chemin.

JEAN-LOUIS.

Il a dit : passez vot' chemin... c'es' égal.

Air : *Mon père était pot.*

Faut êt' poli, vous l'savez bien,
Même dans la colère.
Toi, Françoise, tu ne vaux rien ;
Toi, tu n'es qu'un' commère.
Si Monsieur z'est laid,
Petit et mal fait,
En quoi qu'çà vous tracasse ?
Apprenez, serpens,
Qu'on n'doit pas aux gens
Dire des sottis' en face.

M. PEPIN.

Au moins il prend mon parti.

JEAN-LOUIS.

Allons, laissez c'paroissien tranquille, et v'nez vous en ; aussi ben, v'là z'un grain d'pluie qui s'annonce.

Dans cette scène le jour a un peu diminué. De temps en temps on a vu des éclairs, et l'on a entendu le tonnerre dans le lointain.

FRANÇOISE, *tendant sa main en l'air.*

Eh! il a raison, Thérèse. Attendez un moment ; (*Elle sort de sa poche un mouchoir rouge dont elle se couvre la tête.*) C'est que je n'veux pas mouiller mon bonnet d'dentell'!

THÉRÈSE.

Eh! pardin'! j'vons en faire autant.

JEAN-LOUIS, *qui les attend.*

Allons, filons, filons donc, c'est qu'j'ai mon habit d'écarlate, moi et je n'veux pas qu'il soit fripé, tiens, tiens, entends-tu le tonnerre?

[Françoise et Thérèse prennent le bras de Jean-Louis)

FRANÇOISE.

J'attraperons ben la barrière avant qu'çà n'tombe.

(Dans le fond on voit passer beaucoup de monde, des hommes et des femmes qui se sauvent avec des mouchoirs sur leur tête et ne font que traverser le théâtre. Les éclairs et le bruit du tonnerre augmentent.

JEAN-LOUIS, *s'en allant.*

Vois-tu, vois-tu com' tout l'monde s'sauve. Vannons. (*Ils sortent.*)

SCENE XIII.

M. PEPIN, *seul sous l'arbre, et plongé dans une espèce d'abattement.*

Et ma femme! qui ne revient pas. Que je suis malheureux! (*Il ouvre son parapluie.*)

SCENE XIV.

M. PEPIN, CADET-DUBUT.

CADET.

Accourant et s'emparant du parapluie que tient M. Pepin. (Très-vîte.)

Monsieur, rassurez vous; madame n'est déjà plus si en colère; elle craint d'être surprise par l'orage? et je viens chercher son parapluie.

M. PEPIN, *voulant courir après lui.*

Comment? mais permettez, s'il pleut je vais être trempé, moi.

CADET, *tout en courant.*

Mettez vous à couvert sous un arbre. (*l'orage se déclare, on entend le bruit de la pluie.*)

SCENE XV.

M. PEPIN, *seul, et d'une fureur concentrée.*

Quand je vous dis encore une fois que je compte ici pour zéro! c'est égal, mon parti est pris.

Air *du pas redoublé.*

Si la foudre vient me frapper,
J'attends avec courage.
Je ne prétends pas échapper,
Aux dangers de l'orage.
Quelque torrent m'emportera,
Dans le royaume sombre,
Et quand le soleil reviendra,
Je ne serai qu'une ombre.

SCENE XVI.

M. PEPIN, MANETTE.

(Avec un parapluie rose, tout ouvert, et si mouillé qu'il forme des gouttières.

MANETTE, *à part dans le fond.*

Le voilà seul, c'est le moment de le mettre dans nos intérêts. (*elle s'avance.*) que vois-je! mon oncle, vous ici!

M. PEPIN.

Q'entends-je? c'est toi, Manette!... par quel hazard?

MANETTE.

Par quel accident?

M. PEPIN.

Approche donc, approche et mets moi à l'abri. C'est la providence qui t'envoie à mon secours.

MANETTE.

O mon cher oncle! que je suis heureuse!

(Elle se place auprès de lui, le couvre de son parapluie et lui prend le bras. L'orage cesse. Le jour revient.)

M. PEPIN.

Oh! oui, je reconnais bien tes attentions. Prends garde, çà me fait gouttière sur l'épaule.

MANETTE, *fermant le parapluie.*

La pluie a cessé! Vous êtes donc venu vous promener à Romainville?

M. PEPIN.

Oui, avec ta tante et Coco.... Je comptais dîner sur l'herbe... là, en famille.

MANETTE.

Mon pauvre oncle, mon pauvre petit oncle! ah! je devine vos chagrins! ma tante... vous vous êtes disputés?...

M. PEPIN.

Ah! ta tante; ne lui ressemble pas, Manette!

MANETTE.

Je vous ressemblerai; c'est moi qui reviendrai toujours la première,

M. PEPIN.

Ta tante ne veut pas même revenir la seconde.

MANETTE.

Détrompez vous; mon oncle, je crois l'apperçevoir.

M. PEPIN, *sans oser se retourner.*

Que dis-tu?... est-ce bien elle? regarde si elle me regarde.

MANETTE.

Non, pas encore. Il y a un jeune homme avec elle.

M. PEPIN.

C'est notre médiateur. Reste là, tu seras la médiatrice.

MANETTE.

Médiatrice? çà veut-il dire çà, mon oncle, que je serai la femme du médiateur?

M. PEPIN.

Air : *çà n'se peut pas.*

Age heureux de l'adolescence!
Alors tout charme, tout sourit;
On peut dire ce que l'on pense,
Ou bien penser tout ce qu'on dit:
La nature à tes vœux accorde
Des jours sans trouble, sans souci,
Et par toi bannit la discorde.

MANETTE.

Chut, la voici. (*bis.*)

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, *à gauche.* MAD. PEPIN et CADET, *à droite.*

Coco se tient après les jupons de sa mère.

M, PEPIN, *sans regarder.*

Je frissonne.

MAD. PEPIN, *à Cadet*

Vous avez beau dire et beau faire, je n'ai pas eu tort.

MANETTE, *à son oncle.*

S'il faut convenir qu'elle a eu raison, convenez en du moins, pour vous raccommoder.

M. PEPIN.

Ah! je suis accoutumé à céder.

Dialogue en chant imité de Blaise et Babet.

CADET, *à Mad. Pépin.*

Faites un pas.

MAD. PEPIN.

Je ne veux pas.

MANETTE, *à son oncle.*

Faites un pas.

M. PEPIN.

Je n'ose pas.

MANETTE, *poussant son oncle.*

Allons un peu de complaisance.

CADET, *à mad. Pepin.*

Un peu d'avance.

MAD. PEPIN.

Je ne veux pas.

MANETTE, *à son oncle.*

Un peu d'avance.

M. PEPIN.

Je n'ose pas.

MANETTE, *poussant son Oncle.*

Montrez lui du moins le visage.

CADET, *à mad Pepin.*

Vous lui feriez ainsi perdre courage.

Les deux époux se rapprochent. A partir de ce moment, ils sont placés dos à dos, et se regardent en cachette. Madame Pepin, en badinant, laisse la main dont elle tient le bout de son mantelet. M. Pepin, de son côté, a l'air de vouloir jouer avec le même bout du mantelet noir; mais sa main rencontre celle de sa femme, et tous les deux font un tressaillement. Coco est retiré dans le fond, entre Manette et Cadet.

MAD. PEPIN.

Sur un rien me chercher querelle!
Se fâcher pour un dîner!
Fatal dîner!

M. PEPIN.

Je suis un sot! hélas! j'avais perdu la cervelle!
Pouvais-je ainsi déraisonner?
Veux-tu me pardonner?

MAD. PEPIN.

Te pardonner?

M. PEPIN.

Me pardonner?

MAD. PEPIN, *attendrie.*

Te pardonner?

M. PEPIN,

Me pardonner!

Cadet place tout à coup Coco entr'eux deux. Les époux, par un mouvement spontané, se retournent avec joie, s'embrassent et pressent leur enfant dans leurs bras.

TOUS.

Ah, quel plaisir! ah! quel bonheur!
Plus de rancune, plus d'humeur.
Chassez votre / Chassons notre tristesse;
Vivez, / Vivons avec tendresse.
Et conservez / conservons dans votre / notre ménage,
Même bonté, même douceur,
Mêmes amours;
Qu'aucun nuage
Ne vienne plus troubler nos jours.
Ah! quel plaisir, etc.

MAD. PEPIN, *à son mari.*

C'est à monsieur que vous devez cet heureux raccommodement.

M. PEPIN, *lui serrant la main.*

Ah! mon cher ami... comment vous appelez-vous?

CADET

Cadet Dubut pour vous servir, si j'en étais capable.

PEPIN.

Permettez... Vous n'aviez donc pas l'intention de... de distraire ma femme de ses devoirs?

CADET.

Ah! monsieur, il n'était question que de mamzelle votre nièce... et madame voulait me la donner en mariage.

M PEPIN.

En mariage! vous connaissiez donc ce jeune homme?

MAD. PEPIN.

Il est honnête!

M. PEPIN.

Il le l'est.

MAD. PEPIN.

Très-honnête.

CADET.

J'ai donné à madame tous les renseignemens qu'elle pouvait désirer; demain je vous amènerai ma famille, et vous verrez....

M. PEPIN.

Oui, jeune homme, amenez votre famille, votre père, si vous en avez un, et nous arrangerons tout cela.

MAD. PEPIN.

C'est pourtant bien heureux que tu sois venue ici, Manette!

MANETTE.

Oui, c'est comme un fait exprès; mais, ma tante...

monsieur que je vois ici pour la première fois!....

MAD. PEPIN.

Est-ce que j'avais vu davantage M. Pépin, quand je l'ai épousé? demande lui s'il a été heureux.

M. PEPIN.

Si je l'ai été! vous le savez, madame Pepin et j'espère l'être encore.

SCENE XVII et dernière.

Les mêmes, LE MENETRIER, JEAN-LOUIS, FRANÇOISE, THERESE, LES VILLAGEOIS, *tous revenant bras dessus bras dessous.*

CHŒUR *du tableau parlant.*

Mes amis, après l'orage ;
On voit venir le beau temps,
Et le soleil va, sous l'ombrage,
Ramener tous les amans.
Le bruit du tambourin,
A fait taire
Le tonnerre,
Au bruit du tambourin,
Il faut se mettre en train.

LE MENETRIER.

Mesdames, la contredanse va recommencer; si vous voulez venir....

M. PEPIN.

Monsieur le joueur de violon, pas pour aujourd'hui; mais nous vous retenons pour dimanche prochain.

CADET.

Oui, c'est à Romainville que nous ferons la noce.

LE MENETRIER.

Une nôce! je puis vous enseigner un endroit où vous serez bien; c'est à la barriere des Trois Couronnes, vis-à-vis l'ancien Petit-Moulin-Joli, aux Trois Innocens.

M. PEPIN.

Bien, c'est convenu, nous irons (*avec sentiment.*) aux Innocens! Manette, tu seras là dans ton centre,

CHŒUR.

Qu'on est heureux,
Qu'on est joyeux,
Tranquille,
A Romainville!
Ses bois charmans,
Pour les amans,
Offrent mille agrémens.

VAUDEVILLE.

CADET-DUBUT.

Air : *dans ce sallon, où du Poussin.*

Les artisans ont peu de r'pos;
C'est bien gênant pour la tendresse;
Tout' la semaine leurs travaux
Les éloignent de leur maîtresse.
Mais enfin il arrive un jour
Où l'on sait prendre sa revanche;
Pour le peuple on sait que d'l'amour
La fête est toujours le dimanche.

MAD. PEPIN.

Un jour de calme fait du bien;
A plus d'ardeur il nous dispose;
La semaine on travaille bien,
Et le dimanche on se repose.
Mais, mon époux, répondez moi,
Et d'une manière bien franche,
De grâce apprenez moi pourquoi
Chez vous il est toujours dimanche?

M. PEPIN.

Chez soi l'on travaille ou l'on dort,
Six jours auprès de sa compagne;
Puis le dimanche chacun sort,
Et Paris est à la campagne.
Ma femme aussi veut me donner
Ce plaisir vers lequel je panche.
Mais pour m'envoyer promener
Elle n'attend pas le dimanche.

JEAN-LOUIS.

L'amour z'est un fripon z'hardi,
Qui cheux nous ne musarde guère;
J' voyons un' belle le lundi,
Le mardi z'elle fait la fière.
On l'apprivoise l' mercredi,
Le jeudi son âme s'épanche;
On soupir' vendredi, sam'di,
Et l'on l'épouse le dimanche.

LE MENETRIER.

J'ai mon rateau de jardinier,
Pour faire au bosquet mon ouvrage,
Mon violon de ménétrier,
Pour faire danser le village;
Mais je s'rai bientôt immolé,
Je sens que mon bras se démanche,
Car tout' la s'main' quand j'ai râclé,
Je racle encore le dimanche.

MANETTE, *au public.*

Si cet ouvrage vous déplait,
Juges qui tenez la balance,
Gardez, pour adoucir l'arrêt,
Le calme heureux de l'indulgence;
Mais s'il vous offre des appas,
Qu'ici votre bonté s'épanche,
Et que vos mains n'observent pas,
Pour nous, le repos du dimanche.

Reprise du chœur.

De vos plaisirs,
Messieurs, fixez l'asile,
A Romainville.
S'lon vos désirs,
Nous tâcherons d'amuser vos loisirs.

F I N.

De l'Imprimerie de F. BRETON, Place Maubert, N. 17.